Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 18

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

67me ANNEE — N° 18. Fondé par L. MONNET et H. RENOU Samedi 5 mai 1928.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

JULIEN MONNET

(1861-1928)

Le *Conteur* est en deuil. Celui qui depuis 27 ans présidait à ses destinées, dont la signature collective pour la rédaction était une garantie de tenue morale et de dignité littéraire, Julien Monnet, le doux, le modeste, le bon Julien, n'est plus. Nous l'avons vu ces derniers mois lutter, opposer son bel optimisme à l'insidieuse maladie qui resserrait son étreinte, et qui le terrassa sans lui faire perdre sa sérénité.

Nous l'avons — ses parents, quelques amis, — accompagné à sa dernière demeure.

L'homme est tombé ; le nom a grandi.

Car il s'est trouvé que ce timide, cet humble parmi les humbles, avait le cœur plus grand que la taille et que par là il nous dominait.

Combien de fois les lecteurs du *Conteur vaudois* ont dû regretter le rôle effacé qu'il lui plaisait de jouer à sa rédaction ! Combien ils déploraient de ne pas voir plus nombreux les articles signés J. M. où il mettait toute sa jovialité, son humour, son bon sens, son esprit alerte, sa bienveillance,— sur quoi se fondait sa philosophie. Il faisait mieux que d'écrire : il inspirait ses collaborateurs et souvent leur fournissait le sujet du prochain numéro, se repliant pour les laisser passer. Mais son souffle, on le percevait sous leurs articles. Son esprit était dans tout le journal.

Il avait une façon à lui de ne personne décourager. S'il trouvait un peu trop banal le sujet, trop triviale la prose qu'on lui soumettait, ses yeux malicieux exprimaient un regret comique, cependant que de sa bouche s'échappait le : « Il faut laisser cela *bonner* un peu ! » qui nous désarmait. On ne pouvait envelopper un refus de plus d'affable courtoisie. Il voulait que le *Conteur* fût comme lui aimable et digne comme lui. Pas de propos grivois ou simplement déplacés. Ils pouvaient froisser, et cela l'eût profondément peiné. N'y a-t-il des mots qui frappent comme des coups de massue ? Jamais il ne mordit ni n'égratigna dans sa prose ; où il ne cachait pas cependant sa façon de penser: la pointe satirique y était si spirituellement englobée. « Le style, c'est l'homme ! » a dit Buffon. On y retrouvait sa simplicité touchante et la courtoisie d'une époque disparue. Le brave Vaudois qui traversa la vie sans jamais faire souffrir ni heurter personne !

Car il était bien Vaudois, Julien Monnet ! Il tenait au sol natal par toutes les fibres de son âme si noble. Le quitter lui aurait paru un sacrilège. Où trouver ailleurs paysage plus doux, plus accueillant, où l'harmonie de la ligne semblait une réponse à son propre caractère. Il ne franchit nos frontières que pour aimer davantage notre terroir où le vin est bon parce qu'il réchauffe l'esprit et vivifie les affections, où règne la bonhomie et la cordialité. Il appréciait nos écrivains, nos poètes. N'est-ce pas ce sentiment qui le fit prendre l'initiative, lui et le *Conteur vaudois*, de la souscription en faveur d'un monument à élever a Juste Olivier, d'abord, à Alexandre Vinet, ensuite.

Mais c'est surtout dans la conversation familière qu'il déployait le meilleur de son esprit, habile à démêler les petits travers et les manies de ses contemporains. Là encore, son tour oratoire était fait de bonté et de générosité.

Le journalisme l'absorba, l'empêcha peut-être de produire une œuvre originale. D'ailleurs, et il a dû se le dire, au cas où il aurait réussi, cela eût pu estomper les figures des personnages qu'avait créés son père, ceux de *Favey et Grognuz*. Son respect familial l'en empêchait. Il se contenta de placer ces deux héros dans leur vrai cadre, qui était la scène, et fit accourir à Bel-Air tout le canton. Le succès n'enleva rien à sa modestie.

Vie de respect filial... et d'honneur. Les deux se sont un jour confondus chez lui, cimentés par l'idée qu'il se faisait du devoir. Dans cette occasion, il fut admirable. Ceux qui l'ont connu ne le retrouveront-ils pas dans ces vers d'un dramaturge français :

C'est plus qu'un grand artiste, et plus qu'un [grand seigneur,
Plus qu'un homme opulent : c'est un homme [d'honneur !
En le voyant passer dans son costume sombre,
« Il porte, disions-nous, il porte en son esprit
L'honneur que tant de gens portent sur leur [habit ! »

Cet honneur, on le sentait, il rayonnait. C'est pourquoi il avait tant d'amis.

Et quand, pour lui, on emploie cette expression, ce n'est pas seulement un vulgaire cliché.

Il fut l'ami idéal, l'ami sûr, répandant du bonheur autour de lui, du bonheur discret qu'il oubliait au moment où il le faisait.

Qui le voyait l'aimait. Quand il sentit s'approcher la Camarde, il voulut épargner à ses amis leur souffrance de le voir dans cette suprême lutte... et se cacha pour mourir.

Animateur, tel fut son rôle. « Soyons sereins, écrivait-il un jour, soyons gais pour nous et pour les autres. Plutôt que de nous laisser aller au découragement, remémorons-nous les nobles pensées exprimées en vers, par Mme Mellet, poète vaudois à l'inspiration si élevée :

J'aime le cœur viril, j'aime l'âme vaillante,
J'aime que sans fléchir chacun porte sa croix,
Et quand l'âpre douleur rend la foi chancelante,
J'aime qu'au Seigneur seul on élève la voix.

Quel que soit, en secret, le vautour qui nous ronge,
Tâchons de n'en laisser rien paraître à nos fronts;
Dieu nous pardonnera ce douloureux mensonge,
S'il épargne un soupir à ceux que nous aimons.

Leur fardeau n'est-il pas assez lourd sur la terre,
Sans leur donner encore à porter nos douleurs ?
Si notre gai sourire est pour eux la lumière,
Sourions-leur toujours et cachons bien nos pleurs.

La belle figure qui disparaît ! Semblable à ces personnages de bas-reliefs, qu'on ne voit que de très près, à cause des proportions réduites, voulues par le sculpteur, et qui cependant attirent par l'harmonie morale qui s'en dégage !

Il y a des bas-reliefs à côté desquels on oublie les statues.

J. C.

L'œil de la police. — Un étranger en séjour dans une de nos petites villes se présente au poste de police.

— Monsieur l'agent, dit-il, je vous avais signalé hier qu'on m'avait volé mon portemonnaie. C'était une erreur ; je l'avais seulement égaré ; je viens de le retrouver.

— Oh ! ma foi, mossieu, fallait le dire plus tôt ; c'est trop tard, le voleur est arrêté.



BOUN APPETIT

TE dzein sant bin differeint, tot parâi, que cein sâi po droumî, po travaillî, mîmameint po bâire et po medzî.

Po l'appétit, l'è su qu'on n'è pas ti parâi. Ein a que medzant pas mé que dâi zozî, dâi za'utro rupant quemet lè châotèrî que l'avant tot dèvourâ et rondzî pè l'Egypte dein lo teimps dâo vîlhio syndiquo Pharaon ,à cein que dit la Bibllia.

L'è on ruppâre dinse que vo vu dere vouâ. Cein sè passâve lâi a mé de houtante ans, dein lo teimps que l'ètâi la moudâ âi conseillé d'état d'invitâ à dinâ on iâdzo per an lè grand conseillé de lâo distri.

Dan, monsu Moutset l'avâi de à d'autrâi :

— Venî dinâ avoué mè dèman. N'é nion à l'ottô que vo. On medzera on bocon de pan et de truffie boulâite su lo pâodzo avoué on verro de penatset. Dinse vo n'arâ pas fauta de vo génâ ! Venî po midzo et demi !

Crâïo qu'à midzo l'ètant dza ti quie, câ dein clli teimps, lè conseliè l'ètant bon po medzî et po bâire. L'appelâvant cein la *capacitâ*.

Ein avâi tot parâi ion que s'appelâve Budzon — l'ètâi on nom sobriquiet — qu'ètâi pas oncora arrevâ. L'ant atteindu on momenet, pu quand monsu Moutset l'a vu que ti clliâo dzein coumeincîvant à baaillî de fam, lè z'a fé setâ à trabllià po dinâ et medzî on bon repé.

Faut bin que vo diesso, tot parâi, du que l'è la veretâ, que lâi avâi pas rein que dâo bouli et dâi truffie boulâite et que lo penatset vegnâi bo et bin dâo Dézalâ.

L'ètant dza âo dessè, quand vaitcé qu'on vâi arrevâ Budzon, tot dépoureint de tsaud, tot essocliâ, sa casaqua dèso lo bré.

— Vo z'îte on bocon tardî, que lâi fâ monsu Moutset !

— Vâi, so repond Budzon, vo s'esplliquerî cein aprî. Vu pas mè vo fére atteindre et vé mè crotsî.

Po crotsî, s'è crotsî. La serveinta apportâve lè plliat sein botsî po que pouésse coudhî rattrapâ lè z'autro. Po habilo, l'ètâi habilo. Ein reduisâi dâo butin, n'è pas de dere : Duve z'assiéte de soupa âi rave, on pucheint quartâ de bouli avoué dâi z'èpenatse, duve groche ruve de sâocesson avoué dâi tchou, trâi mochî de routî et de truffie frecache, sein comptâ, eintre doû, on matafan âo fremâdzo.

L'a dan rattrapâ lè z'autro et on lâo z'a servi po fini dâi boune tomme dâi Saudzalle et dâo Camembert de Mâodon.

Budzon n'avâi rein de tandu clli l'agaffâdzo. Quand l'a pu ravâi son socclio, lo conselié lâi fâ :

— Ora, quevo z'îte repaissu on bocon, dite-no que vo z'è arrevâ que vo vo séyî fé désirâ dinse.

— Eh bin, vâitcé, monsu lo conselié, que fâ Budzon. Hier à né, on a fé on bocon tampouna pè lo Guyaume-Tè, iô ie medzo quand su âo Grand Conset. Adan i'é ffè lè dhî z'hâore on bocon tâ, à onje hâore. Et pu, i'avé âobliâ de dere âo Guyaume-Tè que vo m'avâi invitâ. Quemet m'arant tot parâi comptâ mon repè, lâi su vito

zu dinâ dèvant de venî tsî vo. L'è po cein que su ein retâ !

On avâi dâi conselié de *capacitâ* dein clli teimps. *Marc à Louis.*

Réciprocité. — Un brave campagnard est arrivé chez le docteur. Celui-ci, l'ayant ausculté, lui dit :

— Mais vous n'avez rien.

— Je sais bien, mais je me suis dit : Voilà trois ans que mossieur le docteur achète les pommes de terre chez toi, y te faut pourtant lui faire gagner quelque chose.

Prévenance. — Je viens de perdre la clef de mon secrétaire, Marie, allez me chercher le vieux trousseau qui est à la cuisine, j'en trouverai peut-être une qui ira !

— Ce n'est pas la peine, madame, aucune ne va. Il y a longtemps que j'ai essayé !

UN MODESTE DISPARU

A pas menus, effacé sur le trottoir, Julien Monnet descend l'avenue du Théâtre. Il va consigner dans la *Feuille d'Avis* les jugements pondérés, les observations de bon sens que lui ont suggérés sa nuit d'insomnie. Sa figure, plus fine encore qu'amaigrie se reconnaît à distance. Le sourire est cordial ; la main vous accueille...

Et je songe aujourd'hui à ces deux délicatesses du cœur et de l'esprit que furent, en des domaines divers et sous des dehors dissemblables, deux valeurs vaudoises : Albert Bonnard, Julien Monnet.

On associe ces hommes que des qualités analogues rendaient frères: bonté, patriotisme, désintéressement, distinction. Spirituels journalistes tous deux, ils n'ont jamais laissé glisser sous leur plume le mot méchant. Il ont défendu leurs idées avec une grande propreté.

Julien Monnet a longtemps travaillé avec amour au *Conteur Vaudois,* auquel il a modestement consacré une part de ses forces intellectuelles et physiques. Il souffrait de voir délaissée cette feuille nettement du pays, avec sa gaîté de bon aloi, son bon sens, son attachement aux choses de chez nous : ne valent-elles pas d'exister, à côté de tant d'autres dont le *Conteur* ne discute pas la qualité ? Il demande pour l'âme vaudoise qu'elle soit *une vie du pays* avant de devenir un film documentaire en Amérique. Le *Conteur* ne cherche pas à mettre le Vaudois au-dessus des autres; il note au passage ce qui lui appartient. D'aucuns lui en veulent de parler de nous essentiellement. N'ont-ils pas vu le sourire, légèrement ironique parfois, avec lequel nous nous mettons en scène ? Ils ne comprennent plus leur langue maternelle : le patois. Le jour où quelque gloire moderne fera paraître, à l'étranger, une étude historique, scientifique et littéraire sur le patois vaudois, ils s'y intéresseront de nouveau.

Monnet, lui, a simplement cherché à conserver ce qu'il y avait dans son canton de propre à compléter l'humanité. Il a voulu aussi honorer le souvenir de ceux à qui nous devons beaucoup. Jadis, il a mené campagne pour que se manifestât la reconnaissance due aux Olivier : Juste et Caroline, Urbain. Si maintenant trois monuments en font foi, c'est au *Conteur* et à ses directeurs — Victor Favrat et Julien Monnet — que nous en sommes redevables.

Ce fut même la cause d'un des dépits de Monnet. Il en parlait récemment, alors qu'il allait à une assemblée où devait se discuter le sort du *Conteur.* Constatant l'indifférence du public, Monnet préférait voir son journal mourir en beauté qu'agoniser lentement ; mais il en souffrait. « Vous souvenez-vous, disait-il, de l'initiative du *Conteur* pour les monuments ? de nos séances de comité ? de tout l'effort ?... La grande Presse nous a aimablement secondés, mais le rôle du *Conteur* n'a pas été relevé ; il a été enseveli sous les autres journaux. »

De cela, Monnet a été chagriné, et il en parlait souvent. Je m'étais engagé, envers lui à revendiquer *pour le Conteur* l'honneur de l'initiative, et si quelques membres du comité ont disparu — MM. Camille Décoppet, Victor Favrat et Julien Monnet, — il reste des personnalités telles que celles de MM. Henri Bersier, Charles Burnier et G.-A. Bridel, qui s'associeront volontiers à un hommage rendu au *Conteur Vaudois* et à ses rédacteurs.

Je voudrais que la jeunesse comprît qu'il n'y a pas de honte à lire, à côté de Proust, de Mauras et d'André Gide, le *Conteur Vaudois,* lecture chère au physicien Henri Dufour et à d'autres morts distingués, sans mentionner ceux qui, par bonheur, sont encore abonnés à la vie... et au *Conteur.* *Aug. Vautier.*

RONDES ET KYRIELLES

DANSER en chantant, faire des rondes dans le village autour du tilleul plusieurs fois séculaire ; dans la ville *ronder* ou *rionder* autour des fontaines, fut une des plus grandes jouissances de nos ancêtres.

Parfois ces danses, comme la *Grande Coquille* de la Gruyère, devenaient gigantesques. Elles parcouraient plusieurs lieues, entraînant, mêlée dans la ronde, toute la population qu'elles rencontraient ; patriciens et plébéiens, en proie à un enthousiasme subit, augmentaient instantanément les anneaux de l'immense chaîne qui, à certains moments, passait toute entière sous le bras de l'un des danseurs.

Un chroniqueur, cité par le doyen Bridel, a laissé la description d'une de ces danses ou *coraules* exécutée du temps du comte de Gruyère, Pierre V, qui commença à régner en 1344 :

« Il advint un jour que le comte de Gruyères, rentrant en son castel, trouva en-dessous d'icelluy grande liesse de jouvençaux et jouvencelles, dansant en coraule. Ledit comte, fort ami de ces sortes d'esbattemens, prit aussitôt la main de la plus gente de ces femelles, et dansa tout ainsi qu'un autre. Sur quoi, aucun ayant proposé, comme par singularité dont puisse être gardé souvenance, d'aller toujours en dansant jusqu'au village prochain d'Enney, pas n'y manquèrent, et de cettui endroit, continua la coraule jusqu'au Château d'Oex, dans le pays d'En-haut ; et c'estoit chose merveilleuse de voir les gens des villages par où passèrent se joindre à cette joyeuse bande. »

Une coquille, conduite par le comte Rodolphe, commença le dimanche au soir sur le préau du château de Gruyères et finit le mardi, sur la grande place de Gessenay. Commencée avec sept personnes, elle en comptait sept cents au moment de l'arrivée. Le prince offrit à cette petite armée de danseurs une collation où vingt chamois et mille fromages furent consommés.

Ces narrations étonnent à première vue, cependant la surprise disparaît lorsqu'on sait que les danses gigantesques qu'elles mentionnent avaient lieu au son des instruments, et qu'on réfléchit à la grande facilité des mouvements quand ils sont rythmés par la musique, principe si bien mis en pratique dans les marches militaires, exécutées au son du tambour et des fanfares. Quant à la longue distance parcourue, elle n'est pas plus extraordinaire, puisqu'on voit tous les jours ou plutôt toutes les nuits, nos frêles et faibles jeunes filles, que le moindre exercice semble fatiguer, fournir, dans l'atmosphère viciée des salons, trois heures de figures chorégraphiques, équivalent au moins à un myramètre, c'est-à-dire à plus de deux grandes lieues de marche dansante.

* * *

Juste Olivier a parlé des rondes enfantines et traité la question de fond avec le poétique talent qu'on lui connaît. Empruntons-lui quelques lignes.

« Les chansons populaires présentent de singuliers exemples d'imagination dans la moquerie, de cette raillerie fantastique qui est peut-être le trait principal de la poésie de notre peuple. Tantôt c'est un détail de mœurs locales ou d'actualité brusquement transporté dans un impossible extravagant. Ou bien c'est surtout une accumulation d'hyperboles qui grossiront de plus en plus jusqu'à ce que le trait éclate, ou s'envole et se perde. L'imagination et la moquerie se soutenant l'une l'autre, prennent alors quelque chose de gigantesque et de surnaturel. C'est même parfois un rapprochement bizarre de non-sens et de contradictions. L'imagination ne se borne pas toujours à grossir et accumuler les traits : elle invente une espèce de féerie plus positive tantôt par un besoin de fiction et de merveilleux, tantôt par une sorte d'enjouement folâtre et pour ainsi dire enfantin. »

A l'appui de cette classification, notre auteur donne quelques pièces que nous devons reproduire ; c'est d'abord une vieille chanson de l'abbaye des Vignerons :

Adam, le premier homme
Se mit à fossoyer,
Se mit à fossoyer, planter des fèves
Et il gagnait du bien, et il faisait des épargn
Il avait pour famille
Trois beaux charmants garçons, (bis)
Qui portaient vendre
Le lait, je ne sais où, n'ai pu l'apprendre.

Une vieille femme fait la cour à un jeune homme l'épouse :

Le samedi, les noces ;
Le dimanche, l'enterrement.
On lui regarde dans la bouche :
Il n'y avait plus que trois dents.
On lui regarde dans l'oreille :
La mousse croissait dedans.

B.

IN MEMORIAM

Un article de Julien Monnet.

LE TRAIN DE LA VIE

UN de nos bons amis comparait l'autre jour la vie à un train en marche. Ça vous fait rire ? Eh bien, savez-vous que la comparaison n'est point si sotte que cela. Tout d'abord, comme au train, notre voie nous est tracée et nous savons où elle nous conduit tous invariablement, riches et pauvres, petits et grands, illustres et ignorés ; c'est à la gare terminus, au rendez-vous général. Sortir de cette voie, c'est l'accident, le déraillement. Que d'hommes qui déraillent ! La vie aussi a ses signaux ou, si vous aimez mieux, ses signes avertisseurs ; mais le plus souvent nous passons outre et pâtissons justement de notre insouciance, de notre témérité ou de notre obstination. Nos yeux ne veulent pas voir et nos oreilles ne veulent pas entendre. Enfin, comme le train encore, la vie a ses garde-voies, les ministres du culte, par exemple, révérence parler. Ils s'efforcent, en général, de nous préserver de tout accident, de tout heurt. Malheureusement, nous dévions souvent, malgré leurs efforts, et « au bout du fossé la culbute ».

Ce qui fournit à notre ami sujet de la comparaison ci-dessus, c'est la remarque que nous faisions en commun des changements, très naturels en somme, qui s'opèrent dans nos idées, dans nos opinions, dans notre façon de concevoir et de comprendre les choses, à mesure que nous vieillissons ou suivant les circonstances.

Pour le train lancé sur la voie, le paysage se modifie à chaque instant, à chaque contour. Tel montagne qui se présentait sous telle forme change complètement d'aspect quand vous avez avancé de quelques kilomètres ou tourné un promontoire. Il en est de même sur le chemin de la vie pour les sentiments, les opinions, etc. Au fur et à mesure que nous avançons, le « paysage change ». Ce sont d'abord les visages aimés dont on aimait à rencontrer et dont la disparition à laquelle on a peine à s'accoutumer, modifie parfois du tout au tout notre existence. C'est telle ou telle chose vue avec les yeux de la jeunesse et qui vous apparaît plus tard sous un tout autre aspect. L'âge, l'expérience, les épreuves, la situation, vous font voir la vie sous un jour très différent de celui sous lequel elle se montrait à vous précédemment. Aussi bien ne faut-il pas s'étonner des « pirouettes » de certains hommes politiques et surtout ne pas leur en faire un trop du reproche. Le tout, en cela, est d'être sincère et élégant. Du reste, un vieux dicton, qui nous paraît avoir bigrement raison, ne dit-il pas que l'homme stupide est celui qui ne change jamais.

Combien en est-il, parmi les jeunes gens arrivés à l'âge de collaborer à la vie publique qui ne